

Groet tu dime vel ma kerfet
 Ma mouget en tre diou c'holc'het
 Pe losket ma oll goad da redek.
 — A pa vez klan gant kant gonnar
 Me renko kat revench ma c'hoar.
 — Pa meus lac'het ma muan karet
 Groet tu dime vel ma kerfet. . . .
 Mes te da unan, tec'h a lesse
 Me sent ma bar o tont adare !

Traduction. — Anna Chaudour disait un jour à ses père et mère : — Mon père, ma mère, si vous m'aimez, empêchez le mariage. — Comment empêcher le mariage, les invitations sont faites pour demain. Laissez dire le monde, votre futur est un galant homme. — Mon frère prêtre, si vous m'aimez, empêchez mon mariage. Mon fiancé est un galant homme, et cependant j'en ai grand peur. — Ma jolie petite sœur, confiez-moi ce qui en lui a pu vous déplaire ? — En passant l'échalier du cimetière, il m'a jeté un mauvais regard ; j'ai grand peur, mon frère prêtre, qu'il ne soit atteint du mal du chien. Lorsque, selon l'usage, les jeunes mariés furent mis ensemble, lorsqu'à table on soupait, on entendit Anna pleurer. — Mangeons, buvons, faisons bonne chère, laissons les jeunes gens à leur joie. Anna Chaudour disait alors, en sa petite chambre blanche : — Notre-Dame Marie de la Trinité, anges et saints, secourez-moi ! — Mangeons, buvons, faisons bonne chère, laissons les jeunes gens à leur joie. — Serait-il possible que je mourusse ainsi, quand mon frère prêtre est si près de moi. Son frère prêtre, entendant cela, sauta par dessus la table. — Ouvrez, ouvrez-moi cette porte, ouvrez-la-moi ou j'enfoncerai. A ces mots, la porte tombait en dedans. — Ma petite sœur Anna, lève la tête, que je te donne l'extrême-onction, que je te signe d'un dernier signe de croix, avant que tu quittes ce monde. — Et comment lèverais-je la tête, mon cœur est sur mon giron, mes cheveux sont sur la chambre par écheveaux et mon sang y forme des mares. — Pourquoi épousais-tu ma sœur, puisque tu avais la rage ? — Les neuf mois étaient passés, je croyais que le mal ne viendrait pas. Les neuf mois étaient passés, mais les neuf lunes ne l'étaient pas. Puisque j'ai tué ma mieux aimée, sans pouvoir m'empêcher de la tuer, Puisque j'ai tué ma mieux aimée, faites de moi ce que vous voudrez. Étouffez-moi entre deux couettes, ou faites-moi saigner aux quatre membres. — Et quand tu aurais cent fois la rage, il faudra que je venge ma sœur. — Puisque j'ai tué ma mieux aimée, faites de moi ce que vous voudrez. . . . Mais toi-même, toi-même, tire-toi de là, je sens mon accès qui revient !

Collection Penguern, Bib. Nat., fonds celt.,
 n° 94, f° 74, v° 78.

Variante.

Anaïk Chaudour a levere,
 De zad ha de mam eun de a we :
 — Ma zad ha ma mam, mar em c'heret,
 Miret ne ve groet an eured.
 Eur gwel gélo a meus klevet,
 Gant eur c'hi klan e he bet kroget
 — Penos miret ve groet an eured
 An dud warben arc'hoas so pedet ?
 Lest den deodou an dud da brezek,

Rag eunn den fur e c'he ho pried.
 — Ma breur belek, mar em c'heret
 Miret na ve groet ma c'heured :
 Eun den fur e c'he ma fried,
 Kousgoude deus han meus me morc'het.
 (1)

E klefont Anaïk a voelan

Ewit er ampech na voant ket,
 Te da unan tec'h a lesse
 Me sent ma bar o tont adare.
 — A pa vez klan gant kant gonnar,
 Me renko kat revench ma c'hoar.
 — Pa meus lac'het ma muan karet
 Ewit en ampech na voant ket.
 Pa meus lac'het ma muan karet,
 Groet tu dime vel ma kerfet,
 Ma mouget entre diou c'holc'het
 Pe losket ma oll goad da redek.

Coll. Penguern, B. N., 95, f. celt., f° 133, v° 137.

Cette chanson n'a peut-être pas été recueillie de la bouche du peuple ; on sait que plusieurs pièces de la même collection ont été composées par Kerambrun. Je serais porté à voir dans la seconde variante un premier jet que l'auteur aura modifié ensuite, supprimant deux vers qui font éclater trop tôt le fatal secret, et intervertissant les traits de la fin, de façon à laisser l'esprit sous l'impression la plus vive.

Je crois avoir lu dans un journal cette même histoire qu'on disait s'être passée récemment en Autriche. L'usage cité dans cette chanson, de laisser seuls les jeunes mariés pendant le souper des noces, peut sembler un autre indice de provenance étrangère.

E. ERNAULT.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

II

Version de la Nièvre.

Il était une fois une femme qui n'avait qu'un enfant, une petite fille bien sage et bien résolue. Chaque semaine, le jour où elle cuisait son pain, elle faisait une époinne (2) et disait à l'enfant :

— Ma petite fille, tu vas porter l'époigne à ta grand-mère.

— Oui, maman, répondait la petite, et elle s'en allait chez la grand-mère qui demeurait dans un village voisin.

Un jour qu'elle cheminait avec l'époigne dans son

(1) Ces deux vers ont été barrés par un trait et ne sont pas traduits. Ils signifient :

J'ai entendu une terrible nouvelle :
 Il a été mordu par un chien enragé.

(2) L'époigne est un petit pain.

panier, elle rencontra, à la bifurcation de deux sentiers, un loup qui lui dit :

— Où vas-tu, petite ?

Elle fut d'abord saisie à la vue du loup, mais elle se rassura, car elle entendait les bûcherons qui travaillaient dans le bois et elle répondit gentiment :

— Je vas porter l'époigne à ma grand'mère qui demeure dans la première maison du village, là-bas.

— Par quel chemin veux-tu passer, celui des Aiguilles ou celui des Épingles ?

— Par le chemin des Épingles, que j'ai l'habitude de suivre.

— Eh bien ! bon voyage, petite !

Et tandis que l'enfant prenait le chemin des Épingles, le loup partit à fond de train par celui des Aiguilles, arriva chez la grand'mère, la surprit et la tua. Puis il versa le sang de la pauvre femme dans les bouteilles du dressoir et mit sa chair dans un grand pot devant le feu. Après quoi, il se coucha dans le lit. Il venait de tirer les courtines et de s'envelopper dans la couverture, quand il entendit frapper à la porte : c'était la petite fille qui arrivait. Elle entra :

— Bonjour, grand'mère.

— Bonjour, mon enfant.

— Etes-vous donc malade, que vous restez au lit ?

— Je suis un peu fatiguée, mon enfant.

— J'apporte votre époigne ; où faut-il la mettre ?

— Mets-la dans l'arche, mon enfant. Chauffe-toi, prends de la viande dans le pot, du vin dans une bouteille du dressoir, mange et bois, et tu viendras te coucher dans mon lit.

La petite fille mangea et but de bon appétit.

Le chat de la maison, passant la tête par la chatière, disait :

— Tu manges la chair, tu bois le sang de ta grand, mon enfant !

— Entendez-vous, grand'mère, ce que dit le chat ?

— Prends un bâton et chasse-le !

Mais à peine avait-il disparu que le jau (1) vint dire à son tour :

— Tu manges la chair, tu bois le sang de ta grand, mon enfant !

— Grand'mère, entendez-vous le jau ?

— Prends un bâton et chasse-le... Et maintenant que tu as bu et mangé, viens te coucher.

L'enfant commença à se déshabiller. Elle quitta son devantier (2).

— Où mettre mon devantier, grand'mère ?

— Jette le au feu ; demain nous en achèterons un neuf.

— Où mettre mon mouchoir ?

— Jette-le au feu ; demain nous en achèterons un autre.

— Où mettre ma robe ?

— Jette-la au feu... et viens vite te coucher.

La petite fille s'approcha du lit et s'y glissa.

— Ah ! grand'mère, comme vous êtes couverte de poils !

— C'est pour avoir plus chaud, mon enfant.

— Ces grandes pattes que vous avez !

(1) Le coq.

(2) Tablier.

— C'est pour mieux marcher, mon enfant.

— Ces grandes oreilles !

— C'est pour mieux entendre.

— Ces grands yeux !

— C'est pour mieux voir.

— Cette grande bouche !

— C'est pour mieux t'avaler !

Et, en même temps, le loup se jeta sur la pauvre petite fille et la dévora.

Conté par Marie Rougelot, femme Charlot, à Murlin, canton de la Charité (Nièvre).

ACHILLE MILLIEN.

III

Version du Forez. — Fragment.

Le petit chaperon rouge s'en allait porter une galette et un petit pot de beurre à sa grand'mère lorsqu'il rencontra le loup, à un endroit où le chemin se bifurquait :

— Où vas-tu ? demanda le loup.

— Je vais chez ma grand'mère :

— Prends-tu le chemin des Épingles ou le chemin des Aiguilles ?

J'aime mieux le chemin des Épingles avec lesquelles on peut s'attifer, que le chemin des Aiguilles, avec lesquelles il faut travailler... etc., etc.

J. J. DES MARTELS.

PROVERBES & DICTONS RELATIFS A LA MER

IV

Un proverbe grec.

ὅστις δις ναυαγήσει, μάτην μέμψεται Ποσειδῶνα.
(Leutsch et Schneidewin, *Paræmiographi Græci*, t. II, p. 573).

Ce proverbe est sans doute le prototype de ce proverbe latin qu'on trouve dans P. Syrus, et qui en est la traduction : *Improbe Neptunum accusat, qui iterum naufragium facit.*

De là, le proverbe a passé à nos langues modernes, comme on peut voir par les exemples suivants :

A tort se lamente de la mer
Qui ne s'ennuye d'y retourner.

(Gabr. Meurier, *Trésor des Sentences*, XVI^e siècle. — Cité dans Leroux de Lincy, *Livre des prov. franç.*, II, 140).

A torto si lamenta del mare,
Chi due volte ci vuol tornare.

(G. Varrini, *Scielta de proverbi, etc.* Venetia, 1668, p. 205).

Le même proverbe se rencontre aussi sans doute dans les autres langues de l'Europe, mais nous n'avons